

RÉPONSE: Dans un précédent numéro de ce Hors-Série, nous donnions la parole à J-P. Tertrais dans un article (1) où celui-ci souhaitait relativiser le regard critique que des penseurs anarchistes contemporains portent sur certains mouvements écologistes, en pointant le fait qu'au fil de l'histoire, la Fédération anarchiste et les anarchistes en général ont toujours lutté contre le productivisme et témoigné d'une sensibilité réelle à l'écologie. Cité dans cet article, Philippe Pelletier nous a signalé que les propos qui lui sont attribués sont outrageusement déformés et, s'estimant calomnié, nous a demandé un droit de réponse: voici donc son texte, précisant une pensée qui tient pour nécessaire l'esprit critique, et ne saurait donc sacraliser aucun sujet.

L'ANARCHIE DES MÉTÉORES...

Depuis les origines de l'humanité, le pouvoir politique et religieux a toujours cherché à maîtriser le temps pour asseoir sa domination: le temps dans ses deux dimensions, historique et météorologique. Cette relation avait déjà été perçue par Kropotkine pour qui «*le sorcier, le faiseur de pluie - le savant de l'époque - cherchait à profiter de ce qu'il connaissait ou croyait connaître de la nature, pour dominer ses semblables. (...)*. Là sont déjà les germes de l'autorité» (2). La logique reste identique de nos jours.

Disposant de moyens bien supérieurs à ceux du passé, l'État moderne, candidat à la démiurgie du climat, s'est engagé à fond dans la maîtrise du temps météorologique. Mais la formule cosmétique de «*communauté scientifique*» ne doit pas masquer les enjeux de pouvoir (économique, politique, symbolique) existant entre chercheurs, entre pays et disciplines. Sur les questions climatologiques, il faut donc garder son esprit critique, sa vigilance politique et sa capacité de jugement. Il faut aussi se méfier des incompetents qui parlent bien souvent de choses qu'ils ne se donnent pas la peine de connaître dans cette société déresponsabilisée et rechignant à l'effort intellectuel autonome.

Difficultés et limites de la mesure

L'analyse du climat repose sur la mesure, qui ne tombe pas du ciel, qui dépend des outils humains et qui comporte des lacunes.

Les stations météorologiques ont été installées dans les aéroports pour la plupart. Dans les grandes villes, elles ont été rattrapées par la nappe urbaine, donc intégrées dans ce que les spécialistes appellent «*l'îlot de chaleur urbain*», c'est-à-dire un réchauffement localisé surtout produit par la réverbération de la lumière et de la chaleur via l'extension des surfaces artificialisées (béton, goudron, verre...). Quand on sait que l'apport de cet îlot s'élève à $\pm 1^{\circ}\text{C}$, on voit la question que cela pose quant aux évaluations du GIEC d'un possible réchauffement à venir de $\pm 2^{\circ}\text{C}$.

Les documents historiques montrent même que les datations au C14, méthode elle-même discutée mais globalement reconnue, sont trop «*courtes*», trop jeunes (3). De nouveaux appareils, notamment les satellites, permettent certes une plus grande précision et d'apporter de nouvelles informations. Mais, en mettant de côté les difficultés de traitement d'une masse colossale de données, ils ne sont pas la panacée. Le premier satellite européen météorologique lancé en novembre 1977 finit ainsi par dévier de son orbite au point que ses transmissions n'étaient plus réceptibles début 1985 (4).

Un exemple : la question des glaciers

L'avant-dernier rapport du GIEC en 2007 a été marqué par une polémique concernant les dates erronées de fusion des glaciers avancées par son président, Rajendra Kumar Pachauri (par ailleurs directeur d'une entreprise d'appareils pour énergies renouvelables). Reconnaisant son erreur, Pachauri a repoussé la quasi-disparition des glaciers de l'Himalaya de 315 ans (soit en 2350 au lieu du 2035), arguant d'une faute

(1) «*L'arbre qui cache la forêt*», in *Le Monde Libertaire* Hors-Série n°58, *Un monde à vendre*.

(2) Kropotkine Pierre (1913): *La Science moderne et l'anarchie*, Paris, Stock, 394p., p.176.

(3) Péguy Charles-Pierre (1989): *Jeux et enjeux du climat*, Paris, Masson, 258p., p.205. (4) Péguy, op. cit., p. 217.

de frappe et d'une maladresse (répétée deux fois à deux lignes d'intervalle). Le rapport avait pourtant été adopté par «*consensus de la communauté scientifique*», ce qui ne manque pas d'étonner.

Mais ce qui laisse encore plus perplexe, c'est la suite des propos de Pachauri pour qui cette «*regrettable erreur [...] ne change pas le fait que la fonte des glaciers de l'Himalaya [...] aurait des conséquences dévastatrices*». En reprenant le constat du GIEC, il avance que «*les régions traditionnellement irriguées par les eaux des fontes de glace dans lesquelles vit actuellement un sixième de la population mondiale verront les flux se tarir et ne pourront plus exploiter leurs pouvoirs hydro-électriques*».

Cette argumentation a l'apparence du bon sens: s'il n'y a plus de glaciers, il n'y a plus de fleuves, plus d'hydroélectricité, plus d'irrigation, plus de récoltes, plus de vie. Pourtant, la lecture de n'importe quel manuel de géographie du secondaire suffit à invalider un tel enchaînement. Non, ce n'est pas l'eau de fonte des glaciers qui permet la culture irriguée dans les plaines très densément peuplées de l'Inde, du Bangladesh, de la Birmanie, de la péninsule indochinoise et de la Chine, mais la mousson: la pluie, qui assure entre 80 et 90% des grands fleuves dans l'Himalaya (5).

Le recul des glaciers montagneux est globalement observable, mais quel en est l'impact? Même Robert Kandel - un partisan du *global warming* qui se fait préfacer par Pachauri - admet que leur fonte (hors inland-sis des pôles) n'a pas, et n'aura pas, d'impact majeur sur le niveau des océans: «Le risque pour le XXIème siècle vient d'abord de la dilatation des eaux à cause du réchauffement. La fonte des glaciers y contribuera peu» (6). Quant à l'élévation du niveau des océans, la question est âprement discutée par les scientifiques (7).

De grandes variations dans l'espace et dans le temps

Pour pallier la difficulté de comprendre le climat, les savants - ainsi que les médias ou les militants écologistes qui les suivent sans discernement - tombent alors dans le piège de la facilité, celui des moyennes, en oubliant que celles-ci ne sont qu'une représentation grossière de la réalité, et trompeuse: que signifie la moyenne d'une température mondiale en additionnant celle du Groenland et celle du Congo?

Toutes choses égales par ailleurs, que signifierait la température d'une maison où l'on additionnerait celle de la cave (froide) avec celle du grenier (tantôt chaud, tantôt froid en fonction du jour ou de la journée)? Contrairement à certaines affirmations métaphysiques, la Terre n'est pas un corps vivant qui aurait la tête dans le frigo et les pieds dans le four pour donner une seule température! Et l'affirmation qui en découle d'une «*Terre malade*» n'est qu'une métaphore charlatanesque, scandaleuse sur le plan scientifique.

On constate en revanche des différences d'évolution climatique considérables d'une région à l'autre de la Terre. Le «*passage du nord-ouest*» entre le Canada et le Groenland se libère désormais plus rapidement des glaces (réchauffement), tandis que les glaces du pôle Sud gagnent en surface depuis 1979 (refroidissement) selon les photographies des satellites de la NASA (8). L'Europe occidentale connaît un réchauffement moyen - mais parfois avec des écarts considérables - tandis que la Mésopotamie connaît depuis plusieurs années des hivers particulièrement froids.

Qu'en déduire? Les théories s'affrontent en deux tendances. D'une part, les unes mettent en avant l'émission anthropique de gaz à effet de serre additionnel (additionnel car l'effet de serre existe à l'état naturel avec la vapeur d'eau). D'autre part, les autres incriminent des facteurs astronomiques avec une terre dont l'axe de rotation dévierait de sa trajectoire par rapport au soleil: la théorie des cycles de Milankovitch explique ainsi la succession des phases glaciaires et non glaciaires dans les temps géologiques jusqu'à nos jours. Il existe aussi un panachage des deux théories dont les principes ne s'excluent pas. De plus en plus d'esprits libres - qui ne sont pas payés par les multinationales du pétrole - font valoir leur critique sur les méthodes et les conceptions de certains savants ou du GIEC (9).

(5) Tabeaud Martine, Browaeys Xavier: *Réchauffement climatique: les lacunes du président du GIEC*, Rue 89, 15 février, en ligne.

(6) Kandel Robert (2010): *Le Réchauffement climatique*, Paris, PUF, «*Que sais-je?*», 130p., p.100.

(7) Gay Jean-Christophe (2014): *Le réchauffement climatique: l'instrumentalisation des îles*. L'Espace géographique, 43-1, p.81-19.

(8) *Extension du domaine des glaces*, Courrier International, 1250, 16-22 octobre 2014, p.8.

(9) Fone Joe (2013): *Climate change: natural or manmade?* Londres, Stacey International], 252p.; Lilley Sasha et al (2012): *Catastrophism, the apocalyptic politics of collapse and rebirth*, Oakland, PM Press, 170 p. (une maison qui édite également Chomsky, Zinn ou les zapatistes...).

La question du CO2

Polarisés par la question du CO2, certains chercheurs estiment que le réchauffement global est bien antérieur à l'époque industrielle et qu'il remonte après la dernière glaciation. Tel est le cas de William Rudiman qui pointe la «*révolution néolithique*» dont les immenses défrichements par incendies émetteurs de CO2 auraient contrebalancé la tendance naturelle au refroidissement terrestre inscrite dans les cycles du climat (10).

D'autres chercheurs remettent en cause l'insistance sur le CO2 et les interprétations qui en découlent. François Meynard, ingénieur physicien et docteur en mathématiques de l'École polytechnique fédérale de Lausanne, dénonce la «*légende de l'effet de serre*» (11). Frédéric Denhez, ingénieur en environnement, critique «*la dictature du carbone*» (12). Marcel Leroux, géographe lyonnais, prônait une autre théorie climatique, celle des «*anticyclones mobiles polaires*» (AMP), à la place des théories dominantes qui servent de base aux modélisations du GIEC, selon lui défectueuses (13).

Le géographe climatologue Jean-Pierre Vigneau rappelle que «*les besoins de la lutte contre la «dérive anthropique du climat» ont conduit à l'affirmation d'une géoscience dont les prétentions n'ont d'égales que les incertitudes*». Il en appelle à «*une problématique réellement rigoureuse*» (14). Quant à Pierre Pagney, autre géographe climatologue, il privilégie «*l'hypothèse basse*» (de l'ordre de +1°C) du réchauffement global (15).

L'anarchie des météores défie la science, l'idéologie et la politique

Le contraire d'une erreur n'est pas nécessairement la vérité: la science est fondée sur l'interrogation, l'hypothèse, sinon c'est le dogme - de nature religieuse.

Voyant les critiques, le GIEC commence à changer de discours: il parle moins de «*réchauffement global*» et davantage de «*dérèglement climatique*». Mais qu'elle est la pertinence de cette nouvelle formule selon laquelle il y aurait une «*norme*» climatique? Et laquelle? De façon apparemment anodine, le gouvernement des experts nous met encore au pas normatif.

Le militant de l'émancipation ne doit pas être obnubilé par les images d'un ours errant sur la banquise: c'est dans sa commune qu'il doit constater si les conditions climatiques changent vraiment. Pour cela, il doit s'en donner les moyens intellectuels, sans s'en remettre à un expert patenté ou à un gourou apocalyptique. Si oui, il faut rechercher quelles solutions sont à mettre en place... et là, on retrouve la question sociale.

Philippe PELLETIER.

(10) Rudiman William (2009): *La Charrue, la peste et le climat - Comment les premiers agriculteurs ont empêché le retour de la glaciation*, Courbevoie, Randall, 266p.

(11) Meynard François (2011): *La Légende de l'effet de serre, manuel de démystification des problèmes et faux problèmes climatiques*, Lausanne, Favre, 274 p. Il est significatif que, dans un passage méthodologique, l'auteur se réfère à une «*science anarchiste*» (p.15), c'est-à-dire libre et méfiante des dogmes, à Chomsky (p.25) et à Orwell (p.57). Ce qui prouve, si besoin était, que celles et ceux qui se posent des questions légitimes n'ont pas les mêmes références qu'un Claude Allègre, par exemple.

(12) Denhez Frédéric (2001): *La Dictature du carbone*, Paris, Fayard, 302 p.

(13) Leroux Marcel (2000): *La Dynamique du temps et du climat*, Paris, Dunod, 370p. Que l'on soit d'accord ou non avec la théorie des AMP, le livre de Leroux est remarquable de pédagogie et devrait être lu par tout militant pour comprendre la base des enjeux scientifiques, et donc politiques.

(14) Vigneau Jean-Pierre (2005): *Le réchauffement global: entre principe de précaution et rigueur scientifique?* BAGF, 4, p. 497-509.

(15) Pagney Pierre (2002), *Le réchauffement de la planète et les changements climatiques annoncés: incrédulité, pré-somption ou certitude?* Historiens et Géographes, 377, p.407-420, p.418.